

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Départ de l'Impératrice Eugénie pour le Zouloulan! - Le Retour du Marché, d'après M. Carl Loréck. - Un Gué en Amérique, d'après M. James Hart. - Le premier Chemin de fer Autrichien.

TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances Usuelles de la semaine. - La Cachette. Nouvelle. - Un Corps de Zouaves sourds-muets. - Le Sujet préféré. - Dialogue entre un Marin et un Sage. - Bannière du Toit Paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 25.

— 10°. ANNÉE. —

24 Avril 1880.

NOS GRAVURES.

DÉPART DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE POUR
LE ZOULOULAN.

La veuve de Napoléon III, l'impératrice

Eugénie, vient de mettre à exécution le projet, depuis longtemps arrêté, de visiter les lieux, où son fils, le prince Napoléon, fut massacré par les Zoulous, l'été dernier.

Elle s'est embarquée à Southampton, il y a quelques semaines, et voyage sous le nom de comtesse de Pierrefonds.

Notre gravure la représente faisant ses der-

niers adieux à quelques amis dévoués, qui lui sont restés fidèles dans l'exil et dans le malheur, et qui ont voulu assister à son départ.

L'Impératrice est partie sur le navire „l'Allemand,” accompagnée de M^{me} Ronald Campbell, qui va aussi visiter le tombeau de son mari, du marquis de Bassano, du docteur Scott, du lieutenant Slade et de cinq domestiques



DÉPART DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE POUR LE ZOULOULAN.

anglais, dont deux ont été les serviteurs du prince.

Elle arrivera à la fin d'avril à Durban, se reposera quelques jours, puis voyagera par

terre à travers la vallée d'Ityotiaz, pour arriver dans le pays des Zoulous juste le jour où son malheureux fils a péri d'une manière si tragique et si fatale.

LE RETOUR DU MARCHÉ.

Voilà une manière bien originale de représenter un retour du marché.

Cette mère de famille est partie pour la ville ce matin, la hotte remplie des produits légumes les plus divers; tout a été vendu et enlevé en moins d'une heure et à un beau prix.

Contente de sa journée, elle a repris d'un pas joyeux le chemin du logis, la hotte toujours sur le dos, mais chargée cette fois non plus de légumes, mais de son enfant, dont la petite tête blonde émerge souriante du panier; et le père, occupé à travailler à ses filets de pêche, lui tend les bras pour l'attirer à lui.

UN GUÉ EN AMÉRIQUE.

Ce magnifique tableau n'a besoin ni d'explication, ni d'éloges; la scène s'explique d'elle-même. Des bestiaux, qui hésitent à traverser la rivière, malgré les cris et les menaces de leur conducteur: c'est là en effet une scène que se voit tous les jours. Mais c'est l'ensemble du paysage qui est admirable: les animaux, les arbres, ainsi que tous les accessoires, le voile de poussière qui s'élève dans l'atmosphère, les effets de jour et d'ombre, sont du plus grand naturel.

M. James Hart, auteur de ce tableau, n'est pas un novice dans l'art; ses œuvres sont trop connues pour que nous en fassions encore l'éloge.

Né à Kilmarnock, en Ecosse, en 1828, il se rendit très-jeune aux Etats-Unis. En 1851, il alla étudier à Dusseldorf et retourna en 1856 habiter New-York.

Depuis cette époque, il a peint un grand nombre de toiles, qui le placent au premier rang des paysagistes américains. Les paysages avec des moutons et des troupeaux de bœufs, sont les sujets qu'il traite le plus fréquemment.

LE PREMIER CHEMIN-DE-FER AUTRICHIEN.

En présence du grand développement que prennent de jour en jour nos chemins-de-fer, il est intéressant de rappeler que le projet des voies ferrées était dans le principe considéré comme un essai hasardé et inutile.

Notre gravure nous fait voir sous quelle forme furent, dans le commencement, introduits les chemins-de-fer en Autriche. Ces chemins-de-fer n'étaient autre chose que des diligences, tirées par des chevaux sur des rails; ils ont une grande ressemblance avec nos tramways actuels.

Un train se composait ainsi de trois ou quatre voitures, d'après le nombre des voyageurs.

On se demande pourquoi l'Autriche n'a pas, dès le commencement, employé la locomotive, qui à cette époque fonctionnait déjà depuis longtemps en Angleterre et en Belgique; ce ne fut qu'assez tard qu'elle se servit de ce moyen de locomotion.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Qu'est ce qu'un Bourgeois? — Un beau fait de police. — Les écoles gratuites en Russie. — Les noces d'Attila de M. de Bornier. Rectification historique. — Grandeur et décadence des Courtisanes. — Les princesses de l'ancien régime.

Quelle est donc aujourd'hui la signification de ce mot bourgeois, qui a joué un si grand rôle dans la langue française? — Autrefois, comme l'a remarqué Gerard de Nerval, il était facile de dire où commençait et finissait la bourgeoisie: elle constituait une classe parfaitement distincte et définie; mais la Révolution de 1789, qui a confondu tous les rangs, n'a laissé subsister qu'une division arbitraire.

Demandez à l'ouvrier ce qu'il entend par le mot bourgeois: il vous donnera tout de suite l'idée d'un maître dominé par un égoïsme étroit et un intérêt sordide; dur et hautain avec les inférieurs, humble et obséquieux avec les supérieurs. Faites la même question à l'ar-

tiste: il vous dira que le bourgeois individualise la sottise présomptueuse. Adressez-vous à quelque noble entiché de son blason: il vous dépeindra le bourgeois comme dévoré de l'envie de s'élever, raffinant sur les belles façons, et réussissant médiocrement à faire l'important et le glorieux; fastueux sans délicatesse, et pince-maille du même coup. Quant au militaire, le bourgeois réalise à ses yeux le type du „Pékin.”

Donc, le „bourgeois” n'est plus qu'un être abstrait, et le mot n'a aujourd'hui aucune signification précise.

**

La presse s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, de la police, à cause de certains crimes dont elle ne parvient pas toujours à découvrir les auteurs, malgré le grand nombre de ses agents et sa puissante organisation. En lisant l'histoire de la police française au dix-huitième siècle, on constate que celle-ci était très-forte et qu'il y aurait peut-être avantage à étudier ses faits et gestes. Citons à ce sujet une anecdote aussi curieuse que véridique:

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1770, un gros marchand de Mons, appelé Delvallée, arrive à Paris par la diligence, et descend dans un hôtel garni, où il avait fait retenir un logement.

Cet hôtel était situé à côté d'une maison inhabitée depuis quelque temps.

A peine notre Montois a-t-il eu le temps de se restaurer, qu'un inconnu l'aborde et, après s'être fait connaître pour un exempt, le prie de bien vouloir l'accompagner à l'instant chez le lieutenant général de police, le célèbre de Sartines.

Arrivé chez le magistrat, le Hennuyer est introduit sur-le-champ dans son cabinet, et il s'établit aussitôt le dialogue suivant:

— C'est vous, Monsieur, qui vous appelez Delvallée, négociant à Mons, dans les Pays-Bas? Vous demeurez dans la rue... etc.

— Oui, Monsieur, répond l'étranger, fort étonné.

— Vous venez à Paris pour la première fois, pour telle affaire (qu'il lui détaille) et vous devez y rester quinze jours?

— J'en conviens, Monsieur.

— Vous apportez avec vous quatre vingt mille francs en or?

— Je ne puis le nier.

— Vous logez à l'hôtel N... où vous avez fait retenir, par M. M..., votre correspondant à Paris, un logement situé à tel étage et à tel numéro?

— C'est, Monsieur, l'exacte vérité.

— Eh bien, vous devez être assassiné ce soir, à minuit, dans votre lit...

Le Montois, reculant d'effroi:

— En ce cas, je me garderai bien de rentrer dans ce coupe-gorge.

— Au contraire, il faut y retourner de ce pas, feindre de tout ignorer, et vous coucher à 11 heures. Mais n'appréhendez rien: voici un homme que je vais vous donner ce soir pour valet-de-chambre, et qui me répondra de vous sur sa tête.

A ces mots, M. de Sartines sonne. Un homme de la police entre, et le magistrat lui confie l'étranger, auquel il souhaite une bonne nuit, en lui recommandant d'être tranquille et surtout de ne rien faire paraître.

De retour à son hôtel, suivi de son prétendu valet-de-chambre, notre négociant se fait servir à souper dans sa chambre, et l'on se doute bien que ce ne fut pas par l'appétit qu'il brilla, malgré les encouragements que son compagnon ne cessait de lui donner. Lorsque le couvert fut ôté, celui-ci dit:

— Monsieur, couchez-vous maintenant, et n'ayez aucune frayeur. Seulement, dès que vous entendrez sonner minuit, jetez-vous à bas de votre lit, et venez m'ouvrir la porte. Je couche à côté de votre chambre, et je serai bientôt arrivé à votre secours en nombreuse compagnie.

On pense bien que le Montois n'eut pas besoin d'efforts pour se tenir éveillé, et que jusqu'au moment indiqué il compta les minutes.

Dès le premier coup de minuit:

— Vite! vite! lui cria son compagnon.

Il était à peine levé, que son lit fut renversé,

et que, par une ouverture pratiquée de la maison voisine dans l'alcôve, entrèrent trois scélérats bien armés.

Mais les gens de la police, qui entrèrent en même temps par la porte, l'étaient encore mieux, et ils n'eurent pas de peine à se saisir d'eux. C'étaient des jeunes gens d'assez bonne famille; en cette considération, on leur fit grâce de la roue, qu'ils avaient si bien méritée, et ils furent renfermés pour le reste de leurs jours, dans les cabanons du château de Bicêtre. Deux y existaient encore à l'époque de la Révolution. On les en fit sortir comme des victimes de l'aristocratie et ils jouèrent un grand rôle dans les massacres de septembre 1792.

Comment ce projet infernal avait-il été connu? C'est ce qu'on n'a jamais su; mais sa découverte prouve que si la police a pour mission de mettre la main sur les coupables, elle doit s'appliquer plus encore à prévenir les crimes.

**

Quelques notions sur les écoles gratuites de la Russie: — Ces écoles sont bâties et entretenues au moyen de taxes levées sur les propriétaires des environs, mais elles présentent généralement un aspect misérable. Le salaire du maître est très-minime, quelque chose variant de cent à trois cents francs par an. Les paysans n'envoient guère leurs enfants à l'école que l'hiver, et encore fort irrégulièrement; ils les gardent chez eux pendant les autres saisons pour les occuper aux travaux des champs. Pourtant il en est qui tiennent beaucoup à avoir un membre de la famille sachant lire et écrire, parce que ainsi ils peuvent vérifier la légitimité des taxes qu'on leur impose. D'un autre côté, il y a avantage pour ceux qui sont soldats de passer l'examen de sortie de l'école, car ils ne servent que quatre ans au lieu de six; mais cet avantage ne paraît pas grand à la majorité des pères de famille qui se dit que la différence est minime, puisque pour passer l'examen il faudrait envoyer le garçon à l'école trois ans, que ce serait donc une perte d'un an; et c'est grâce à ce raisonnement que le plus grand nombre des enfants restent à la maison.

**

La scène française vient de s'enrichir d'une œuvre que nous voudrions voir paraître sur un de nos théâtres, pour faire diversion à tant de pièces de mauvais aloi qu'on nous sert presque chaque jour. Nous voulons parler des Noces d'Attila, par M. H. de Bornier, auteur de „la Fille de Roland.” C'est un drame en vers d'un grand intérêt, empreint d'une vraie couleur locale et parfaitement écrit.

Seulement, l'auteur nous offre un dénouement contre lequel proteste l'histoire; il nous présente le roi des Huns comme périsant des mains de sa femme. Or, voici ce que dit à ce sujet le vieil historien Jornandès: „De retour en Pannonie, Attila épousa une jeune fille nommée Ildico, d'une rare beauté. La nuit qui suivit les noces, Attila, appesanti par le sommeil et le vin, fut surpris par une hémorragie, et étouffé par le sang qui lui sortait en abondance de la bouche. Ainsi mourut honteusement dans l'ivresse ce chef illustre par ses nombreux exploits. Le lendemain, comme la journée était déjà avancée, les serviteurs du roi, dans la crainte de quelque malheur, brisent la porte après bien des cris, et trouvent Attila sans blessure, mais étendu mort sur sa couche. Au pied du lit était la jeune fille, la tête baissée et pleurant sous son voile. Alors, selon les coutumes nationales, ils coupèrent leur chevelure, sillonnèrent de blessures profondes leurs visages hideux; car ce n'étaient plus des larmes et des lamentations de femmes qu'il fallait pour pleurer un héros, mais du sang d'homme.”

Ceci n'est pas un reproche que nous faisons à l'auteur; son dénouement est d'un grand effet; mais celui qu'on avait surnommé le „Fléau de Dieu” est un trop grand personnage pour que la vérité ne soit pas rétablie au sujet de sa fin.

**

Une race qui a exercé une grande influence sur la destinée des peuples, tend à disparaître presque entièrement aujourd'hui : c'est celle des courtisans, — en prenant le mot dans son ancienne acception, bien entendu. Ils n'ont, en effet, pas grand'chose à faire autour des trônes constitutionnels, et les autres sont si ébranlés ! On sait que la France est le pays où ils ont exercé le plus d'empire. Voici à ce sujet une anecdote que rapporte Marmontel dans ses mémoires. Elle est vraiment typique.

Cet écrivain avait confié à madame de Pompadour une tragédie qu'il venait de terminer. „Tandis que le manuscrit de ma pièce, dit-il, était entre les mains de la favorite, je me présentai un dimanche à sa toilette, dans ce salon où refluaient la foule des courtisans qui venaient d'assister au lever du roi. Elle en était environnée. Dès qu'elle m'aperçut : „J'ai à vous parler,“ me dit-elle. Et quittant sa toilette, elle passa dans son cabinet, où je la suivis. C'était tout simplement pour me rendre mon manuscrit, où elle avait crayonné ses notes. Elle fut cinq ou six minutes à m'indiquer les endroits notés et à m'expliquer ses critiques. Cependant tout le cercle des courtisans était debout à l'attendre. Elle reparut, et moi, cachant mon manuscrit, je revins modestement me remettre à ma place.

„Je me doutais bien de l'effet qu'aurait produit un incident si singulier; mais l'impression qu'il fit sur les esprits passa de fort loin mon attente. Tous les regards se fixèrent sur moi; de tous côtés on m'adressa de petits saluts imperceptibles, de doux sourires d'amitié, et avant de sortir du salon, je fus invité à dîner au moins pour toute la semaine. Le dirai-je ? un homme titré, un homme décoré, avec qui j'avais dîné plusieurs fois, sans qu'il fit à moi la moindre attention, le marquis de S... se trouvant à mes côtés, me prit la main et me dit tout bas : „Vous ne voulez donc pas reconnaître vos anciens amis ?“ Je m'inclinai, confus de sa bassesse, et je dis en moi-même : „Oh ! qu'est-ce donc que la faveur, si son ombre seule me donne une si singulière importance ?“

* *

Quelle différence entre l'éducation qu'on donnait jadis aux princes et aux princesses et celle qu'ils reçoivent aujourd'hui ! Un petit fait bien significatif à cet égard, rapporté par un auteur du siècle dernier : Une toute jeune princesse, jouant avec une de ses bonnes, examina la main de celle-ci, et après avoir compté ses doigts : „Comment, s'écria-t-elle avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi !“ Et elle recompta pour s'en assurer.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Quand on se donne le luxe de boire du vin, on doit tenir naturellement à ce qu'il soit pur; mais, à moins de donner dans les hauts cris et de s'adresser à des maisons „sûres,“ combien de fois n'arrive-t-il pas que l'on ne boit qu'une véritable drogue ! Il importe donc de connaître les moyens de falsification employés à l'égard du contenu de la „dive bouteille,“ et nous allons le faire, d'après un homme compétent :

„Le vin se falsifie par l'addition d'eau et de cidre, par les acides acétique, tartrique, tannique, sulfurique; par des solutions d'alun, de carbonates de potasse, de soude, de chaux; par le sulfate de fer, la litharge, et enfin, par une foule de matières colorantes, sans compter les additions d'alcool. — Les vins ainsi baptisés contiennent, généralement, beaucoup plus de sels calcaires que les vins naturels, et l'oxalade d'ammoniaque y provoque des précipités volumineux; l'arôme caractéristique du cidre ne saurait échapper à un dégustateur délicat; quant à l'acide acétique, il se trahit, comme la violette, par son... parfum. — On emploie le tannin, afin de relever la saveur faible du

vin; l'alun donne de la couleur et de l'âpreté à certains vins; on découvre facilement cette fraude, en traitant le vin aluné par une petite quantité d'eau de chaux; il ne se formera pas de cristaux, comme cela aurait lieu dans le vin naturel. — Quant à la litharge (protoxyde de plomb), c'est une falsification dangereuse, heureusement peu usitée aujourd'hui, et qui avait pour but de corriger l'acidité des vins. Un moyen fort simple de découvrir cette fraude grossière consiste à évaporer dans une capsule de porcelaine une assez grande quantité du vin suspect; le résidu, chauffé au rouge avec du charbon, fournira du plomb métallique. — Enfin, les matières colorantes employées dans la fabrication des vins rouges sont, principalement, les sucres de sureau, de mûrier noir, les décoctions de campêche, de fer nambou, la fuchsine, certaines baies, etc. etc.”

Disciples de Bacchus, vous voilà édifiés.

LA CACHETTE.

Nouvelle. (1)

Je vais relater une étrange aventure, digne de figurer parmi les récits des longues soirées d'hiver, au coin du feu; mais avant d'entrer en matière, je dois expliquer au lecteur par quelles circonstances j'en devins l'héroïne.

La mort de mon père avait placé ma mère dans une position difficile; elle avait peu de ressources et une nombreuse famille. J'étais l'aînée, et dans le but de lui venir en aide, je résolus, avec son approbation, de chercher à me suffire à moi-même.

Je conviens qu'il n'était pas aisé de me caser; j'avais une bonne et solide instruction moyenne, mais je ne possédais aucun talent; je ne jouais d'aucun instrument; je connaissais à peine les éléments du dessin, et quant au français, bien que je pusse le lire et l'écrire passablement, bien que je le parlasse couramment, c'était avec un accent qui n'était rien moins que Parisien.

Nous allions envoyer une annonce aux journaux comme cherchant une place de demoiselle de compagnie, lorsqu'une lettre d'une tante de mon père, femme très-âgée, leva la difficulté.

M^{me} Heith s'était mariée fort jeune à un homme riche qui en mourant lui avait laissé son bien. Une querelle survenue entre son mari et son frère (mon grand-père) l'avait séparée de sa famille. Mon père l'avait bien connue dans sa jeunesse; mais ma mère ne l'avait jamais vue.

Elle avait la réputation d'être avare; nous habitions au Nord, elle au Sud, en sorte que rien ne nous avait rapprochés d'elle.

Cependant, à la mort de mon père, à titre de politesse de parenté, on lui avait annoncé le décès de son neveu; de plus, notre médecin avait, paraît-il, pris sur lui de la renseigner au sujet de notre position gênée.

Donc M^{me} Heith écrivit à ma mère une lettre dans laquelle, après les premiers compliments de condoléance, elle lui disait qu'ayant connaissance de sa situation difficile, elle lui offrait de prendre, comme demoiselle de compagnie, l'aînée de ses filles, à qui elle donnerait cinq cents francs par an. Elle ajoutait que je pourrais aisément en remettre trois cents à ma mère; le reste devait largement suffire à ma toilette. Elle vivait très-retirée, ne voyant que son médecin et le pasteur. Elle avait, quoique habitant une sorte de manoir assez vaste, trois domestiques seulement. Aussi elle terminait par dire que si j'aimais le monde, je ferais mieux de ne pas venir.

Ma mère lut cette lettre à haute voix, puis me considéra avec une incertitude mêlée de tristesse.

— J'accepterai son offre, chère maman, lui dis-je; ne crains rien, je ne tiens pas au monde, tu le sais.

— Mais, ma chère, le salaire n'est pas con-

(1) Reproduction interdite.

sidérable; on la dit avare; la vie qu'elle te présente ne s'offre pas sous un jour bien favorable.

— Qu'importe, repris-je; on exagère souvent ces choses; du reste, si elle est avare elle doit être bonne pour avoir fait ce sacrifice à son péché mignon. J'essayerai, ne fut-ce qu'une année.

Me voyant décidée, ma pauvre mère ne fit plus d'objections.

Je répondis moi-même à M^{me} Heith que j'acceptai, et peu de jours après, par une sombre après-midi de novembre, j'arrivai à Baerhout, sa résidence.

II.

C'était une belle habitation, quoiqu'assez ancienne. Une avenue de grands arbres y conduisait; l'herbe y croissait en abondance, malgré le gravier; la loge du portier était inhabitée et par conséquent négligée. Tout l'ensemble du reste avait un aspect délabré.

Un vieux serviteur me reçut sur le perron et porta mon bagage à l'intérieur. Il me fit monter un escalier assez élégant qui conduisait à un long corridor, au milieu duquel il ouvrit une porte et m'annonça en me faisant entrer.

Dans cette pièce, près du feu, était assise une dame d'un âge avancé. Elle me tendit la main, puis, la tenant, m'attira à elle pour m'embrasser en disant :

— Vous ressemblez à votre père, Charlotte; vous avez son vif regard... Je suis contente de vous voir.

Je m'assis auprès d'elle et je commençai à causer.

Pendant ce temps, le regard vif qu'elle avait remarqué inspectait l'appartement.

C'était un grand salon garni d'anciens meubles aux étoffes fanées. Les lambris et la cheminée étaient en chêne merveilleusement ouvragé. Cette cheminée était surmontée d'une glace de Venise; le tapis était, comme les meubles, fané et même usé à certaines places.

Ma tante était vêtue non seulement simplement, mais (à l'exception du châle des Indes dans lequel elle s'enveloppait) d'étoffes communes. Le feu était faible pour la saison, et l'ensemble indiquait, du moins par rapport à elle même, la parcimonie.

Après quelques instants de conversation, elle sonna; le domestique parut et elle lui ordonna d'envoyer M^{me} Weber. Pendant qu'il allait exécuter cet ordre, elle me dit :

— Vous serez charmée, j'imagine, de vous débarrasser de votre chapeau; je vais vous faire conduire à votre chambre. Weber, que vous venez de voir, sa femme et une jeune fille du village, sont toute ma domesticité; j'espère que vous n'avez pas besoin d'une femme de chambre ?

— Oh ! non, tante Hélène, répondis-je : je suis accoutumée à me servir moi-même.

Elle parut satisfaite, et l'instant d'après M^{me} Weber entra. Je me levai et la suivis.

Ma chambre était située au même étage, mais dans un petit corridor à droite, communiquant avec le corridor principal. Elle était vaste, un peu sombre avec un lit à colonnes, garni, ainsi que les fenêtres, de rideaux aux couleurs déteintes, mais qui, à cause de cette circonstance et de leurs dessins, eussent réjoui un artiste; je le dis à M^{me} Weber.

— Ils ne sont pas à comparer à ceux de la chambre de Madame, me répondit elle; voulez-vous les voir ?

J'acceptai et elle me fit entrer dans la pièce d'en face, qui était décorée comme la mienne, quoique plus richement, et dont les tapisseries couvrant les murs étaient extraordinairement bien conservées. Je les admirai hautement et je me réjouis intérieurement d'être logée près de M^{me} Heith, car quoiqu'elle fût faible et âgée, j'étais cependant contente d'avoir un voisinage la nuit, dans cette maison solitaire.

Aussi je demandai si ma tante dormait seule.

— Certainement, Mademoiselle; nous logeons dans l'autre aile; et j'ose dire que Madame a tort d'autant plus que tous ses bijoux et son argenterie sont ici.

— Ici ! dis-je étonnée, car il n'y avait dans la chambre qu'une garde-robe et une armoire à linge.

— Oui, ici, dans un cabinet derrière la tapisserie.

Et effectivement, elle entr'ouvrit celle-ci à la tête du lit, et j'aperçus alors une sorte d'enfoncement à peu près de la hauteur de la cham-

bre, large en proportion, et dont le fond était une boiserie solide et richement sculptée. De plus, il se trouvait, de manière à être atteints étant couché, trois cordons de sonnette dont les fils longeaient le plafond et s'étendaient

sans doute assez loin dans l'habitation.

Je ne fis pourtant là-dessus aucune remarque verbale, et remerciant ma conductrice, je retournai à ma chambre débarrasser et ranger mes effets,



LE RETOUR DU MARCHÉ, D'APRÈS M. CARL LORECK.

III.

Quelques jours s'écoulèrent; je trouvais ma nouvelle résidence et la vie que j'y menais fort supportables, quoique monotones, et j'écrivis à

ma mère que j'étais satisfaite.

Ma tante aimait la lecture, moi aussi j'aime les livres; or, comme mon principal emploi chez elle était de lire à haute voix, que sa bibliothèque était assez nombreuse, bien choisie,

qu'elle-même s'entretenait et discutait intelligemment sur nos lectures, cet emploi était agréable.

L'hiver, elle ne sortait pas du tout, mais se promenait chaque jour un peu, appuyée sur

mon bras, dans le salon et dans le corridor.
Elle se levait à dix heures; je déjeûnais donc
seule beaucoup plus tôt, et ainsi j'avais du

temps libre. De plus, elle m'envoyait faire
chaque jour une promenade dans le parc, avant
notre diner, que nous prenions à quatre heures.

Une fois par semaine et le dimanche, j'allais
à l'église qui était au village, en sorte que ces
jours-là, j'étais dehors assez longtemps.



UN GUÉ EN AMÉRIQUE, D'APRÈS M. JAMES HART.

Le médecin lui faisait visite de temps en
temps, ainsi que le pasteur, un célibataire d'en-

viron quarante ans, aimable et gai.
Je ne tardai pas à m'attacher à ma tante,

quoique je ne pusse me dissimuler qu'elle fût,
comme le disait la rumeur publique, parcimo-

nieuse. Non seulement elle réglait elle-même le détail des dépenses de sa maison, mais elle était minutieuse à cet égard. Notre nourriture était très-simple, quoique pourtant abondante; aussi mon bon appétit s'en accommodait parfaitement. Ma tante paraissait heureuse de me voir satisfaite et était à mon égard bonne en tout point. Elle avait du reste l'usage du monde, ayant autrefois fréquenté une compagnie distinguée.

Quant à M^{me} Weber, elle s'efforçait de me plaire, elle était attentive et polie. Pourtant je n'éprouvais pour elle aucune sympathie; ses petits yeux gris ne regardaient jamais quel'un en face. Ma tante m'avait, il est vrai, raconté que sa femme de confiance n'était devenue si sombre que depuis qu'elle avait eu un grand chagrin. Son fils unique, qu'elle avait beaucoup gâté, avait, devenu jeune homme, fréquenté mauvaise compagnie. Surpris en embuscade avec des braconniers, il avait tué, dans la rixe qui s'en suivit, un garde-forestier, et de ce fait il avait été condamné à un emprisonnement de plusieurs années.

En ce moment, il continuait à subir sa peine. Quoique je plaignisse cette mère, la manière dont elle flattait et excitait le côté faible de ma tante ne me plaisait pas, et je ne pouvais accueillir les compliments qu'elle avait essayé de me faire sur mon extérieur: j'étais assez convaincue de la faiblesse de mes attraits pour considérer ces flatteries comme de la fausseté.

Il y avait près de trois mois que j'étais à Baerhout; on était en janvier, le temps était froid et neigeux.

Un mercredi matin, qui était le jour où j'allais ordinairement à l'église, comme je faisais mes préparatifs, je trouvai un de mes lacets de bottines cassé. Je voulus en prendre un autre, mais je m'aperçus qu'il ne m'en restait aucun. En conséquence, je descendis vite à la cuisine pour demander à M^{me} Weber de m'en prêter un, si toutefois elle en avait.

Au moment où j'ouvrais la porte de cette pièce, elle se précipita au devant de moi, sortit dans le vestibule et me répondit, d'un air mécontent et embarrasé, qu'elle n'avait pas de lacet, mais que ma tante m'en prêterait certainement volontiers un.

Quelque prompt qu'elle eût été, j'avais cependant très-bien vu, assis près du feu, un homme d'assez mauvaise mine, et j'attribuai son mécontentement à ce que je l'eusse surpris ayant une visite, alors que plusieurs fois je lui avais entendu dire à ma tante que jamais elle ne recevait personne.

Je n'arrêtai cependant pas ma pensée sur cet incident futile, et je courus chez ma tante demander un lacet. Celle-ci me dit en souriant qu'il y avait bien des années qu'elle ne portait plus de bottines et que par conséquent elle ne pouvait me fournir ce que je lui demandais.

Elle me conseilla, comme exercice, afin de remplacer ma course à l'église, de visiter toute la maison, dont la plupart des pièces m'étaient encore inconnues.

Son conseil me sourit, et je le mis immédiatement à exécution.

IV.

D'après les indications que m'avait données M^{me} Heith, je visitai d'abord les chambres du principal corridor. Elles étaient toutes meublées, mais elles avaient toutes également cet aspect négligé que prennent toujours les appartements inhabités.

Après avoir visité cette série de chambres, je pris le couloir de gauche, vis-à-vis de celui où étaient nos chambres. J'y trouvai également deux pièces où j'entrerais. Elles avaient le même aspect que les précédentes. Au bout de ce couloir, au lieu d'une fenêtre comme dans celui de droite, il y avait un escalier de service. Je m'y engageai et je gagnai ainsi le second étage.

Là aussi j'ouvris les portes et j'entrerais dans les chambres. Celles-ci, plus abandonnées et plus négligées encore que celles du premier étage, n'offraient rien de particulièrement intéressant.

Aussi j'allais redescendre pour me diriger

d'un autre côté, lorsqu'entrant dans une dernière pièce, je fus surprise de m'y heurter à une paire de bottes assez malpropres.

Ma surprise augmenta lorsqu'en regardant autour de moi, je vis que le lit était défait et semblait avoir été occupé la nuit précédente. Mais ce qui m'étonna davantage encore, ce furent les débris fumants d'un feu dans la cheminée, un luxe que ma tante elle-même ne s'accordait pas.

Pourtant, j'en étais certaine, Weber, sa femme et la petite servante avaient leurs chambres au-dessus des communs, dans l'aile opposée.

Qui pouvait avoir logé là, à l'insu de ma tante?

Comme je faisais ces réflexions, j'entendis des pas lourds dans le corridor.

Dans un des coins, du côté gauche, était une porte; je l'ouvris précipitamment, et j'entraî, en ayant soin de refermer celle-ci sans bruit. J'avais cru à l'existence d'une pièce contigüe, donnant comme les autres sur le vestibule, et je comptais sortir par là.

Je m'étais trompée; j'étais dans un cabinet sans issue, avec une seule fenêtre donnant sur la campagne.

J'allais retourner sur mes pas, lorsque j'entendis entrer dans la pièce que je venais de quitter. Force me fut donc de rester, quoique je n'eusse par demandé mieux que de sortir.

Je me tins fort tranquille et j'écoutai, car tout ceci commençait à me paraître fort étrange.

Une voix rude disait:

— Cette fille aura tout l'argent, maintenant; vous pouvez en être sûre, mère; vous et père n'aurez qu'une petite rente, tandis qu'elle et sa famille hériteront. Réfléchissez et décidez-vous; c'est le seul moyen.

— Ne m'en parle plus, Guillaume, répondit M^{me} Weber, dont je reconnus la voix; je n'y veux pas penser; la vieille dame a toujours été bonne pour moi; je ne veux pas qu'on touche à un de ses cheveux.

— Qui songe à cela? dit-on d'un ton bourru; seulement c'est une indignité de vous couper ainsi l'herbe sous le pied.

— Bon, nous verrons, répondit la femme d'une voix hésitante. Prends les effets dont tu as besoin et ne reviens pas avant demain, dix heures du soir. Ce matin tu as failli être vu de M^{lle} Carbound; heureusement que j'étais là.

— Je crois qu'elle m'a vu, et probablement elle le dira à M^{me} Heith. Décide-toi à agir, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Elle ne t'a pas vu, sans cela elle eût demandé tout de suite qui tu étais; c'est ainsi qu'elle fit lorsqu'elle vit le jardinier pour la première fois à la cuisine. Du reste, il est probable qu'elle n'en pensera pas plus long; elle n'est pas méchante.

L'homme murmura quelque chose comme un jurement.

— Allons, viens, reprit-elle; prends ce dont tu as besoin et partons; il faut que je te voie moi-même hors de la maison avant que madame sonne, et son heure habituelle est déjà dépassée.

— Et cette jeune fille, où est elle? que fait elle maintenant?

— Elle est à l'église, donc tu ne peux être vu par elle. Seulement, dépêche-toi.

On ouvrit et referma un tiroir, puis après deux ou trois minutes de silence, la mère et le fils sortirent en fermant la porte. Je tremblais qu'ils ne le fissent avec la clef, mais heureusement celle-ci n'existait plus depuis longtemps.

Aussitôt que le silence régna, je sortis de ma cachette et je courus sans bruit à ma chambre, où je m'assis émue, pour reprendre haleine et tâcher de réfléchir avec quelque sang-froid.

(A continuer.)

UN CORPS DE ZOUAVES SOURDS-MUETS.

Les Américains sont bien les gens les plus fantaisistes des cinq parties du monde! Pour eux, l'impossible n'existe pas, et ils ne sont

contents que lorsqu'ils font des choses auxquelles personne n'oserait songer.

D'abord, il paraît que les zouaves les empêchaient de dormir. Aussi se sont-ils empressés de former quelques régiments de zouaves.

Mais, hélas! ce n'étaient pas eux qui en avaient eu la primeur. Ces zouaves n'étaient pas „inédits;” ils avaient été copiés sur ceux qui avaient fait les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et d'Allemagne; oui, simplement copiés; ils n'avaient fait encore aucune espèce de campagne.

Les Américains le comprirent et se promirent bien d'imaginer quelque chose de nouveau qui étonnerait le monde entier.

Après s'être bien cassé la tête, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient depuis longtemps. Ils viennent de former une compagnie de zouaves avec les sourds-muets de divers hospices!

**

Voyons quelle peut être l'utilité de la formation de ce corps.

Nous reconnaissons qu'il sera très tranquille sous les armes. Mais comment fera-t-on pour le commander?

Nous savons fort bien qu'il existe un alphabet des sourds-muets, mais la nuit, quand il fera bien sombre, comment voir les signes faits avec la main?

Voilà déjà un petit inconvénient, mais s'il n'y avait que celui-là, ce ne serait rien.

Nous pensons que les Américains ont formé cette compagnie pour l'envoyer au combat et faire tous les services, telles que factions, patrouilles, etc.

Supposons que cette compagnie, en passant dans un bois, se trouve cernée par l'ennemi qui, placé derrière les broussailles, tire sur elle sans être aperçu.

Les zouaves voient bien leurs camarades tomber à droite et à gauche, mais, n'entendant pas les coups de fusil, ils ne peuvent se rendre compte de quel côté les balles leur arrivent, ni par conséquent riposter.

Premier inconvénient assez désagréable.

Voyons les autres:

**

Les zouaves font une ronde de nuit. Ils passent devant un poste qui leur crie de venir reconnaître „trouille.” (Ces mots se crient dans toutes les langues.) Les pauvres sourds-muets, n'entendant pas ce qu'on leur dit, ne répondent pas à la sommation qu'on leur fait, et l'on tire sur eux! Tant pis.

Dans une rue déserte, trois filous tombent sur un bourgeois qui revient fort tard chez lui. Les bandits menacent de le tuer s'il refuse de leur donner son argent et ses bijoux. Le bon bourgeois entend dans le lointain les pas d'une ronde. Il crie au secours; mais la patrouille, composée de sourds-muets, passe à vingt-cinq ou trente pas sans entendre le moindre cri.

Les Yankées ne peuvent se borner à armer les sourds-muets; ils vont aussi, nous n'en doutons pas, pendant qu'ils y sont, enrégimenter tous les infirmes de l'Amérique.

Ils organiseront avant peu une compagnie de chasseurs de Vincennes avec les bancals; un régiment de cuirassiers avec les bossus; un escadron d'artillerie avec les manchots; une compagnie du génie avec les crétins des montagnes. Enfin, ils choisiront leurs éclaireurs parmi les aveugles.

J. L. HELLINGMAN.

LE SUJET PRÉFÉRÉ.

Le grand poète anglais, Dryden, se trouvant un jour en société avec le duc de Buckingham, le comte de Rochester, le lord Dorset et quelques autres hommes d'un haut rang et d'un mérite distingué, la conversation vint à tomber sur des sujets littéraires, tels que l'harmonie du nombre, la richesse d'invention, l'élégance ou la magie du style, etc.

Après une discussion assez longue, on convint que chaque personne de la compagnie écrirait quelque chose sur le premier objet qui frapperait son esprit, et le mettrait sous le chandelier.

Dryden fut excepté de la commune loi, et choisi à l'unanimité pour juge de ces productions.

Chacun se mit à l'ouvrage; c'était à qui se surpasserait.

Celui qui parut le plus tranquille et le moins empressé à rivaliser avec les autres, fut le lord Dorset, qui, d'un air calme et rassuré, écrivit froidement deux ou trois lignes, et les mit avec beaucoup d'insouciance à l'endroit convenu.

Quand tout le monde eut fini sa tâche, l'arbitre examina toutes les feuilles, et laissa paraître, en les parcourant, des marques de plaisir et de satisfaction. Il y eut une surtout qui lui causa le plus grand ravissement.

— Messieurs, dit-il, je suis forcé de convenir que j'ai eu dans ce moment sous les yeux des choses charmantes, et qui font honneur à ceux qui les ont écrites; mais je ne vous dissimulerai pas que je dois, à plus d'un titre, donner la préférence à lord Dorset... Lorsque vous aurez entendu lecture du morceau de sa composition, j'espère que vous approuverez mon jugement. Le voici :

„Au 1^{er} de mai prochain, je paierai à John Dryden, ou à son ordre, la somme de cinq cents livres sterling, valeur reçue. — DORSET.”

DIALOGUE ENTRE UN MARIN ET UN SAGE.

Un matelot pour les Indes partait.

Certain vieillard, qui se croyait

Un modèle de prud'homme,

Déplorait son étourderie.

C'était un de ces gens d'un esprit fort discret,
Qui n'ont jamais rien vu que de leur cabinet.

Déjà s'embarquait l'équipage

Lorsque lui-même, approchant du rivage :

„Mon ami, dit-il d'un air fin,

Au marin,

Ecoute : à ce métier, qu'est devenu ton père ?

— Hélas ! répondit celui-ci,

Le mois dernier il a péri

Dans une attaque de corsaire.

— Et ton grand-père ? — Un certain jour

Que la mer lui paraissait belle,

Et qu'il avait au large emmené sa nacelle,

Il s'éleva, dit-on, à son retour,

Une tempête si cruelle,

Que jamais du bonhomme on n'eut plus de nou-

— Et ton bisateul ? réponds-moi. [vèle.

— Oh ! pour mon bisateul, ma foi,

On m'a conté que son navire,

En arrivant au port, toucha contre un écueil,

Et si bien que le pauvre sire

Dans les flots trouva son cercueil.

— Dis-moi donc, par quelle folie,

Reprit alors notre savant,

Vas-tu braver encor le perfide élément

Où ta famille entière est engloutie ?

C'est bon à faire à quelque sot...

— Monsieur, reprit le matelot,

Et votre père, à vous ? — Il a fini sa vie

En un bon lit, fort docement.

— Et vos aïeux ? — Egalement, [prie,

Tous dans leur lit, te dis-je. — En ce cas, je vous

Comment, à votre tour, avec autant d'esprit,

Osez-vous bien vous mettre au lit ?

EDM. GIRARD.

BANNIE DU TOIT PATERNEL !

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

XV.

Ronald Chilton semblait peu disposé à continuer, avec l'Indienne, l'entretien qu'ils avaient commencé, au sujet de la gouvernante de Lady Georgina :

— Je vous suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous nous portez, dit-il, mais ce n'est pas le moment de vous fatiguer de mes affaires personnelles. Je vais me retirer, et je reviendrai vous voir plus tard.

— Non, non, dites-moi tout; maintenant, je suis assez forte pour supporter... C'est-à-dire, reprit-elle, que je suis impatiente de connaître votre histoire.

— Puisque vous y tenez, je vais continuer mon récit. Je disais donc que j'étais au comble du bonheur, parce que j'avais retrouvé ma pauvre petite Gwendoline.

— C'est étrange ! murmura Miss Norreys, en se reculant, jusqu'à ce que son visage fût caché dans l'ombre. Ainsi donc vous dites que vous avez retrouvé votre Gwendoline dans la personne de Miss Myner ?

— Oui, répondit le vicomte, Marianne Myner et Gwendoline Winter ne font qu'une même personne.

— Elle a été ici pendant quelques jours, murmura la jeune femme avec distraction, et je n'ai pas eu le moindre soupçon. Mais je l'ai aimée à première vue comme je n'ai jamais aimé un être humain... excepté... Ah ! si j'avais su !...

Lord Chilton, étonné de ce langage étrange, crut que son interlocutrice avait, en cet instant, quelque trouble dans l'esprit.

— Ma chère amie, dit-il, vous semblez regretter de ne pas avoir connu le vrai nom de Miss Myner; réfléchissez donc : c'était une chose impossible, puisque vous n'aviez jamais vu ma chère Gwendoline.

— C'est vrai, fit Miss Norreys, en baissant la tête. Mais, dites-moi, reprit-elle vivement, comment il se fait que Miss Winter se trouve au château de Dunholm, et sous un nom qui n'est pas le sien ?

Ici le vicomte raconta le départ de Gwendoline de Lonemoor, son séjour à Londres auprès de son ancienne gouvernante, et comment celle-ci lui avait procuré la place qu'elle occupait auprès de la fille de Lord Darkwood.

— Maintenant que je l'ai retrouvée, ajouta-t-il, je suis impatient de la prendre sous ma protection, et je vais hâter notre mariage, qui se fera aussi tôt que possible.

Les yeux de Miss Norreys se remplirent de larmes.

— Vous avez l'âme chevaleresque, Lord Chilton, dit-elle. Oh ! qu'elle vienne à Beechmont, la chère enfant... Ma maison est à sa disposition et mon cœur lui est ouvert. Nous allons nous rendre ensemble au château de Dunholm et nous la ramènerons avec nous; sa place est ici. Il faut qu'elle ne passe plus une nuit sous le toit du marquis. Mais n'a-t-il aucun soupçon concernant son histoire ?

— Impossible ! Comment pourrait-il deviner un secret qui a été si bien gardé ?

Miss Norreys se laissa retomber sur son fauteuil, et ses yeux devinrent hagards.

Après un assez long silence, elle reprit :

— Milord, avez-vous bien réfléchi à ce mariage que vous voulez contracter ? Vous êtes noble, riche, allié à la plus haute aristocratie. Cette jeune fille que vous aimez est pauvre, sans parents, sans amis, de naissance inconnue. Etes-vous bien certain de ne jamais regretter l'acte que vous allez commettre ?

— Oh ! Miss Norreys, comment, vous qui connaissez Gwendoline, pouvez-vous parler ainsi ? Mais il suffit de la voir un instant pour être persuadé qu'un sang noble coule dans ses veines. Il n'y a pas de jeune personne plus distinguée qu'elle dans tout le royaume. Du reste, quand elle sera ma femme, je ferai les recherches les plus actives pour découvrir ceux

à qui elle doit le jour, et je parviendrai bien à savoir le nom de la femme qui a péri si misérablement dans les landes solitaires de Lonemoor, il y a dix-huit ans.

XVI.

A ces paroles, la plus vive anxiété se peignit dans les regards de l'Indienne.

— Non, non ! s'écria-t-elle; laissez en repos les morts !... Croyez-moi, Milord, il vaut mieux que le mystère de la parenté de Gwendoline ne s'éclaircisse jamais... Renoncez à cette alliance, qui serait pour vous une cause de bien des déboires, car, quoi que vous en disiez, l'origine de cette jeune fille est entachée...

— Qu'en savez-vous ? exclama le vicomte au comble de l'étonnement. Vous la connaissez donc ?

— Il est de mon devoir de vous donner cet avertissement, car il est écrit que les fautes des parents retomberont sur la tête de leurs enfants... Tenez-le vous pour dit, Lord Chilton, et renoncez à Gwendoline.

— Jamais ! s'écria le jeune homme avec véhémence, en redressant sa haute taille. Quand même l'univers entier s'élèverait contre elle... Mais dites-moi, Miss Norreys, comment il se fait que vous soyez au courant de sa naissance ? Je croyais que vous ignoriez son histoire.

— Je vais vous donner quelques explications à ce sujet, Milord.

Et après un silence de quelques instants, la jeune femme reprit avec effort et d'une voix émue :

— Quand vous m'avez raconté vos amours avec Miss Winter, je me suis sentie prise du désir de vous aider à retrouver celle que, jusque là, vous aviez cherchée en vain. Pour y parvenir, j'ai envoyé mon fidèle Aga dans le Yorkshire, où il a appris l'histoire de Gwendoline, qu'il m'a racontée ce matin à son retour.

— Et c'est sur le seul récit de cet homme que vous vous fondez pour m'assurer que la naissance de Gwendoline doit être un obstacle à notre mariage !... Oh ! Miss Norreys, vous qui êtes une femme d'un esprit si supérieur, vous voudriez rendre cette jeune fille responsable des actes de ses parents, et entacher la mémoire de sa pauvre mère, morte de douleur peut-être ?

Les traits de l'Indienne se contractèrent péniblement, et elle baissa la tête sans répondre.

— Lord Chilton, reprit-elle après un instant de silence, pardonnez-moi... Les observations que je vous ai faites, étaient autant dans son intérêt que dans le vôtre; car je tremble à l'idée que vous pourriez regretter ce mariage, et briser ainsi le cœur de la chère enfant.

— Merci, mille fois merci pour vos bons sentiments à son égard, fit lord Chilton en prenant la main de Miss Norreys et en la portant à ses lèvres; mais permettez-moi de vous dire qu'une pareille supposition est une offense pour moi... J'aime Gwendoline, et mon cœur sera à elle jusqu'à mon dernier souffle.

— Je vous crois, Milord, et dès ce moment je deviens votre alliée. Nous nous rendrons à Dunholm cette après-midi, et nous ramènerons Miss Myner avec nous. Elle trouvera en moi une véritable amie, et ne me quittera qu'au moment de la cérémonie nuptiale.

Le vicomte remercia la jeune femme et se retira dans sa chambre.

Là, il s'assit devant son pupitre, prit une feuille de papier et écrivit à un détective, connu pour son habileté, la lettre suivante :

„Je désire que vous fassiez les plus actives recherches pour découvrir le nom, l'origine et l'histoire d'une femme qui a été enterrée il y a dix-huit ans au cimetière de Pimstone. Sur sa tombe se trouve gravé le nom de „Madeleine.” Surtout, soyez discret et n'ébruitez pas cette affaire. Je sais que la tâche est difficile, mais avec votre sagacité habituelle, vous finirez par éclaircir ce mystère.”

XVII.

Après avoir quitté Ronald Chilton dans les jardins du château, Gwendoline, heureuse au delà de toute expression, s'était rendue dans son appartement.

Sa lampe, posée sur un guéridon placé devant son foyer, éclairait les pages du livre qu'elle lisait une heure auparavant, alors qu'elle se croyait la plus infortunée de toutes les créatures.

Quel changement s'était opéré dans ce court espace de temps!

Ronald ne l'avait pas délaissée, il l'aimait toujours, il l'aimait plus que jamais, et sous peu elle deviendrait sa femme.

— Oh, combien le Ciel a été bon pour moi! pensa-t-elle.

Et, pleine de reconnaissance, elle entra dans sa chambre à coucher et s'agenouilla au pied de son lit.

Rentrée dans son petit salon, elle s'assit devant sa fenêtre, d'où l'on apercevait les lumières de la salle de bal.

Gwendoline ne se sentait guère disposée à aller se coucher aussi longtemps que Lord Chilton était au château. Elle se dit qu'elle

attendrait le départ des invités pour se livrer au repos.

Tout en rêvant à l'avenir heureux qui l'attendait, elle était inconsciente de la présence de Pietro, qui se trouvait à quelques pas d'elle, sous la fenêtre, occupé à ruminer les plans qui devaient amener de nouveaux malheurs sur la tête de l'infortunée jeune fille.

— Demain, se disait-il, Lord Chilton et Miss Norreys viendront ici pour l'emmener avec eux. Demain le marquis apprendra que Miss Myner est l'enfant de Clara Markham. Demain, il sera donc trop tard pour moi... Il faut que j'agisse cette nuit, à l'instant même...

Là-dessus, il entra dans la maison et alla frapper à la porte de la jeune gouvernante.

Gwendoline ouvrit et fut fort étonnée de se trouver en présence du Maltais.

— Pardonnez-moi, Miss, dit-il, mais Lord Darkwood m'a envoyé auprès de vous pour que vous m'écriviez une lettre en anglais;

vous savez que je ne suis pas très au courant de cette langue.

— Mais l'heure est bien avancée, Pietro, pour s'occuper de correspondance. Revenez demain matin et alors j'écrirai votre lettre.

— Voilà la troisième fois que je reviens pour vous trouver, et il est très-important pour moi que j'aie la lettre ce soir. Si vous vouliez me rendre ce service à présent, je vous en serais bien reconnaissant. Puis, elle ne sera pas longue, il n'y aura que quelques lignes...

La jeune fille, qui avait déjà rendu plusieurs fois le même service aux autres domestiques, hésita cependant.

— Que dois-je écrire? demanda-t-elle enfin.

— Ecoutez, Miss, je dois vous avouer que j'ai conté fleurette à une des servantes de la maison, sans toutefois avoir la moindre intention sérieuse à son sujet, car je dois épouser une fille de mon pays. Mylord, qui connaît la famille de ma future, et qui a appris mon



LE PREMIER CHEMIN-DE-FER AUTRICHIEN.

escapade ce matin, m'a grondé sévèrement, et a ajouté que si je n'écrivais pas à l'instant à la fille de cuisine pour dire que j'étais en gagé ailleurs, il me mettrait à la porte demain matin. Votre refus sera donc cause que je perdrai ma place.

— En ce cas, dit Gwendoline, je vais faire ce que vous me demandez, d'autant plus qu'il ne faudra pas être long.

Elle se dirigea vers la table et prit une feuille de papier, en disant:

— Allons, Pietro, dictez-moi la lettre en question.

— J'y suis, Miss.

Et il commença ainsi: „Dans la grande joie que j'ai éprouvée ce soir, j'ai oublié qu'un obstacle infranchissable nous sépare, et que jamais nos vies ne pourront être unies. Quand vous recevez ces mots, je serai loin d'ici. Oubliez-moi donc, car je ne suis pas digne de vous. Que Dieu vous bénisse, c'est tout ce que je lui demande.”

— Dois-je signer? demanda Gwendoline.

— Non, non, Miss; dans sa colère elle serait capable d'exploiter cela contre moi.

La jeune fille mit la lettre sous enveloppe et la tendit au Maltais.

— Vous allez donc vous absenter, Pietro?

— Oui, j'ai demandé un congé d'un mois à mon maître; de cette manière la fureur de

Catherine aura eu le temps de se calmer. Bonne nuit, Miss; je vous suis bien obligé.

Gwendoline respira plus à l'aise, après le départ du valet. Elle ferma sa porte et reprit sa place devant la fenêtre.

Les danses venaient de finir, et peu après le bruit des voitures se fit entendre.

Aussitôt que les invités eurent quitté le château, les domestiques éteignirent les lumières et ne tardèrent pas à aller se livrer au sommeil.

L'habitation était plongée dans l'obscurité et le silence, et cependant Gwendoline ne songeait nullement à se retirer. Son feu s'était éteint, la lumière de sa lampe commençait à baisser, l'ombre s'épaississait de plus en plus autour de la jeune fille, et insensiblement, sans qu'elle s'en doutât, ses paupières se fermèrent aussi.

Quelques moments après, sa porte fut ouverte sans bruit, et un visage aux yeux perçants se montra sur le seuil.

— Elle s'est endormie! se dit Pietro, car c'était lui. Mon chemin est tout tracé, l'heure est venue!...

Et il se glissa comme un serpent jusqu'après de la pauvre Gwendoline qui, nous n'en doutons pas, faisait en ce moment les plus doux rêves.

La jeune fille ne s'éveilla pas à l'entrée de ce sinistre personnage, car celui-ci avait eu soin de chausser une paire de bas épais au-dessus de ses bottines.

Quand il fut arrivé tout près de la dormeuse, il attendit quelques instants avant d'oser faire aucun mouvement; puis il tira de sa poche la lettre que la jeune gouvernante avait écrite pour lui et la déposa sur la table.

— Cette missive n'est pas signée, pensa-t-il, mais son écriture est bien connue, et quant à l'adresse, nous allons remédier à ce petit inconvénient.

Et le misérable, osant à peine respirer et regardant par-dessus l'épaule de Gwendoline, pour voir si elle ne s'éveillait pas, trempa une plume dans l'encrier et griffonna quelques mots sur le papier; puis il renversa adroitement le contenu de l'encrier sur l'adresse qu'il venait d'écrire.

Après cela, il revint auprès de la jeune fille, profondément endormie, et se plaça sans bruit derrière le fauteuil dans lequel elle était assise.

Alors ses ténébreux projets devinrent plus significatifs.

Il sortit de sa poche un flacon et un volumineux mouchoir qu'il inonda du contenu de la bouteille; puis, d'un mouvement rapide, il fixa sur le visage de la malheureuse.

(A continuer.)